



Avant-propos

Yves Reboul et Guy Larroux

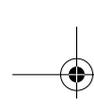


« Bergounioux Pierre [...] normalien, agrégé de lettres » : c'est sur ces mots que s'ouvrait il y a un peu plus de dix ans le bref article consacré à l'écrivain dans le volume *XX^e siècle* du *Dictionnaire des lettres françaises*, paru en 1998 à la Pochothèque. L'édition princeps de *L'Orphelin*, peu d'années auparavant, le disait déjà, en quatrième de couverture, « professeur de lettres modernes ». Or de toute évidence, personne aujourd'hui ne s'aviserait de ramener ainsi Bergounioux à une raison sociale : obstinément demeuré professeur (et même, très longtemps, professeur dans des collèges de banlieue), resté pour l'essentiel en marge du milieu littéraire, il n'en est pas moins devenu une figure majeure des lettres françaises. Avec certes des livres qui se sont imposés mieux que d'autres : *La Toussaint* sans doute, *Miette*, ou encore *La Mort de Brune*. Mais c'est là, au fond, le lot de tout écrivain.

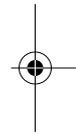


La place ainsi conquise justifierait à elle seule que lui soit consacré ce numéro de *Littératures*, mais cette raison n'est pas la seule, ni la plus importante. Gracq a comparé un jour l'histoire littéraire en France à l'ordonnance régulière des canaux de la Hollande : à peine un trouble-fête apparaît-il que l'institution aussitôt s'emploie à en gommer l'originalité pour lui assigner une place dans la belle logique de ce tableau d'ensemble. Or l'œuvre de Bergounioux a indéniablement subi ce genre d'entreprise, ce qui en a sans doute masqué la véritable dimension. On a voulu notamment la réduire à une sorte de témoignage sur une ruralité disparue, au





contact de laquelle il a effectivement vécu dans son enfance. À lire le même *Dictionnaire des lettres françaises* on croirait ainsi qu'il s'est contenté d'explorer « une mémoire marquée de deux paysages », ceux du Quercy et ceux d'un « Limousin paternel » qui aurait suscité en lui « des images de pluie et de sépulture ». Or ouvrons *L'Orphelin*, ouvrage censé illustrer ce versant limousin de son œuvre : on y rencontrera fort peu de pluie, guère de sépultures, mais on constatera en revanche que le livre tient surtout de l'essai philosophique et que les personnages principaux, à côté du propre père de l'auteur, y sont Descartes, Rousseau, Flaubert et, par-dessus tout, ce « singe outrecuidant » qu'on appelle l'homme. Il faut donc le dire nettement : la mémoire rurale, collective ou familiale, passionne effectivement Bergounioux parce qu'il y retrouve ses origines, mais aussi et surtout parce qu'elle lui ouvre le champ de la réflexion. Une preuve paradoxale en est donnée par *B-17G*, ouvrage de commande au sujet radicalement étranger à ce grand thème de la ruralité dont il est censé être exclusivement le témoin. Il suffit de parcourir ce bref récit pour comprendre que le donné narratif, assez mince au total (la destruction par la chasse allemande d'un bombardier américain B-17) n'est pas ce qui a vraiment intéressé l'auteur : au fil du livre, le destin de cet équipage de très jeunes hommes devient vite prétexte à une véritable méditation sur le sort de cette génération, première dans l'histoire du monde à se trouver confrontée à une conquête technologique sans limites. Or qui ne voit que cette bascule historique, c'est elle précisément qui, dans le même temps, signait l'arrêt de mort des vieilles civilisations rurales ? Mais qui ne comprend surtout que ce changement décisif dans l'histoire des sociétés, considéré dans *B-17G* du point de vue de la modernité triomphante, est pour l'écrivain un objet de réflexion autant et plus que de mémoire ou de témoignage ?



Bergounioux apparaît ainsi – et ce n'est pas un mince paradoxe quand on songe à la réception de son œuvre – comme plus proche des historiens du long terme (ceux, par exemple, de l'école des Annales) que de la tradition romanesque et même, tout simplement, de la science sociale que de la littérature. De là son attachement, de Barthes à Foucault, à la révolution culturelle des *sixties* qu'il a vécue, au moment précis où son histoire personnelle l'arrachait à l'horizon limousin, comme un nouvel avènement des Lumières et dont l'échec historique, conjugué à celui de l'utopie révolutionnaire, lui a paru mettre le sceau final aux tragédies du XXe siècle, après les horreurs de deux guerres mondiales et des totalitarismes (qu'on relise donc là-dessus *Back in the sixties*). Rien d'étonnant dès lors à ce que son œuvre paraisse habitée par une sorte de désespoir historique et peut-être même par quelque chose de plus. Il s'en défendrait sans doute, mais

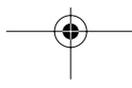


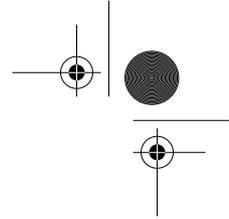


qu'on ouvre à nouveau *B-17G* : cette inhumanité des espaces dont la technologie moderne ouvre les portes, peut-être est-ce au fond la vérité du monde, loin des demeures où s'est si longtemps abrité l'homme ; et la boucle mortelle qu'accomplit le chasseur allemand pour anéantir le B-17 n'est peut-être autre chose qu'une métaphore de la vie, cette figure du « zéro » dont parlait déjà *Le Grand Sylvain*. À parcourir ce dernier livre, on découvrira d'ailleurs un Bergounioux presque pascalien, loin de toute perspective historique : frappé de ce que dénonce en nous le goût irrépressible de la Beauté, préoccupé de l'énigme de la connaissance et, pour tout dire, de la condition même de l'homme, jeté en ce monde par une « puissance obscure et souveraine ».

On est là aux antipodes, évidemment, du romancier que certains prétendaient naguère rattacher à une problématique *école de Brive* ou limiter à l'héritage provincial. On peut même se demander si Bergounioux aura été, véritablement, un romancier : plutôt un philosophe qui a écrit des romans, à la manière d'un Diderot (la partie de son œuvre qu'on peut qualifier de romanesque se clôt d'ailleurs en 1996 avec *La Mort de Brune*). Ce n'est donc pas lui mais Richard Millet qui, avec *Ma vie parmi les ombres*, aura brossé selon les lois du roman une fresque du monde rural disparu. Et s'il n'est pas question de lui dénier la qualité de témoin, il faut ajouter que la Corrèze et le Limousin auront en fait joué pour lui le rôle à la fois réel et fantasmatique qu'assume chez Faulkner (lequel est sans doute son véritable maître) le comté mississippien de Jefferson. Et il faudrait encore parler de la forme que prend chez lui le récit, où se mêlent narration, pente réflexive et remémoration, mais où, fort logiquement, fait défaut un véritable personnel de roman. Ou encore de sa phrase, ample souvent, parfois complexe, toujours bourrée de sens jusqu'à la gueule : une véritable phrase de penseur, tout à l'opposé de celle de nos minimalistes.

Évidemment, il était impossible dans l'espace d'un seul volume de rendre compte de tout Bergounioux et d'une œuvre diverse et abondante, quand bien même cette *copia verborum* se ferait presque oublier dans les textes généralement courts et d'une très grande tenue qui nous sont donnés à lire depuis vingt-cinq maintenant, c'est-à-dire depuis *Catherine* qui date de 1984. La première partie de l'œuvre, constituée de textes qui portent encore la mention « roman » a moins retenu l'attention, comme si on avait pris acte de la décision de l'auteur. Contre lui peut-être (dans l'entretien donné ici même on lira sa réponse à cette question du roman), on pourrait pourtant avancer que le courant de l'aventure qui animait les premiers textes consacrés aux heures adolescentes de l'éveil au monde ne



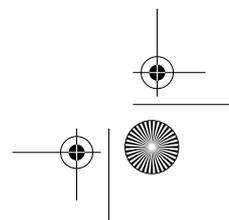


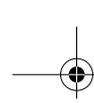
se sépare pas complètement de la quête, certes désenchantée, qui lui fait suite.

Les contributions qu'on trouvera ici se sont heureusement réparties sur les deux versants de l'œuvre : pour simplifier, le versant autobiographique qui s'étend jusqu'aux *Carnets* (dont Elisa Bricco dit le charme et « l'anti-charme ») et l'autre versant, plus difficile à nommer, qui se présente sous forme de textes détachés et relevant d'une écriture plus réflexive, ou « spéculative » selon le mot de Laurent Demanze qui, précisément, en analyse la formule particulière et les enjeux dans *Une chambre en hollandaise*, biographie de Descartes « ressourcée de romanesque ».

Il y aurait presque un risque à se laisser circonvenir par cette œuvre si on se contentait d'y reconnaître les catégories qu'elle développe avec insistance et beaucoup de rigueur. D'où l'intérêt qu'il y a à considérer le récit ou tel récit particulier selon la forme qu'il s'invente, comme le fait Sylvie Vignes identifiant dans *Miette* une forme d'enroulement narratif, sur le modèle du Douglass, le sapin qui couvre les hauteurs limousines. Il convient aussi d'interroger le discours construit, de passer sous la trame explicative pour saisir, notamment, la raison d'être d'une géographie et d'une généalogie imaginaires ainsi que le propose Jean-Yves Laurichesse à propos de *La Toussaint*. On peut également se porter vers les thérapies personnelles et les motifs secrets, les points obscurs ou aveugles de l'œuvre. Deux contributions s'intéressent ainsi à *La Mort de Brune*, et en particulier à l'énigme des attaches solides de l'art avec la mort ; tandis qu'Ibtissem Bouslama parcourt la mort en images et aboutit au tableau de Scherrer qui a donné son titre au récit, Olivier Barbarant est, quant à lui, requis par les pages troublantes du livre consacrées au volailler, pages se prêtant à une lecture métatextuelle et qui pourraient valoir comme portrait de l'écrivain en maître de la découpe, violente et artiste. Il se pourrait par ailleurs qu'un texte peu connu montre la voie, fournisse une sorte de clé pour lire l'ensemble : c'est le cas d'un certain paradigme qu'analyse Aurélie Adler à partir de *L'Empreinte*. Au-delà du sujet singulier interrogeant la (sa) vie passée, le paradigme de l'empreinte s'applique à la situation historique de l'homme contemporain qui ne saurait récupérer intégralement (encore moins ressusciter comme au temps de Michelet) le passé et se trouve par conséquent voué au morcellement et aux « éclats de l'archaïque ». Cela commande un certain travail de l'écriture et même un style, reconnaissable entre tous.

L'ensemble des contributions, au-delà du sujet biographique nommé Pierre Bergounioux, permettent de mieux cerner un profil d'écrivain, une figure d'auteur, décidément située. Bien sûr, il y a d'abord l'emprise du





lieu d'origine, inlassablement interrogé, scruté, fouillé par l'écrivain, pas seulement pour son propre compte, mais aussi au nom d'une communauté. Car il faut « faire avec les morts » (Jean-Yves Laurichesse), même si le fil de la transmission semble perdu. Il y a également un fait structurel, à savoir la définition d'une position d'écrivain dans le champ : celle-ci est à conquérir, ce que ne manque pas d'éprouver un écrivain érudit, hyperconscient, qui sait que « l'on vient trop tard ». Autant que par les ascendants, la filiation passe par la bibliothèque, elle est surtout affaire d'« affiliation » comme le soutient Sylvie Ducas en s'attachant à ce qu'elle nomme « la confrérie littéraire de Pierre Bergounioux ». À cela s'ajoute le paradoxe constitutif d'une posture d'écrivain, écartelé entre retrait obstiné et participation au monde. « Je me suis enfermé pour y voir plus clair » dit-il dans ses *Carnets*, lesquels donnent à voir un homme affairé, pris dans les empêchements du quotidien et rêvant d'une chambre de lettré qui – Laurent Demanze le marque bien – ne tourne « le dos au monde qu'en apparence ». « L'intervention sociale », formule à la mode, pourrait sembler ici saugrenue. Pourtant, elle ne l'est pas. Pierre Bergounioux énonce des hypothèses et des points de vue précis sur le moment historico-culturel qui est le nôtre et sur tel champ social connu de lui, comme l'école ; il s'est même aventuré dans l'enquête historique et ethnographique (voir *Les Forges de Syam*). Quant au goût de l'entretien qui est le sien, il mériterait qu'on s'y arrête. Il nous semble manifester une pulsion communautaire qui est, historiquement, au cœur du genre de l'essai. Nous remercions vivement Pierre Bergounioux de celui qu'il nous a accordé comme du don qu'il nous fait de deux inédits.

Mais cet avant-propos est décidément trop long déjà. On espère en tout cas qu'il aura commencé de convaincre le lecteur que Pierre Bergounioux était bien autre chose que l'écrivain d'une mémoire nostalgique. Puisse ce numéro de *Littératures* contribuer à parfaire la compréhension de son œuvre et à marquer son rang dans les lettres françaises d'aujourd'hui : un des tout premiers, à n'en pas douter.

